

RETRAITÉ

LE QUETTEUR

DE S'-QUENTIN ET DE L'AISNE

Le QUETTEUR paraît, le LUNDI, MARDI, JEUDI et SAMEDI soir. Un Supplément de 4 pages, renfermant des Nouvelles locales, des Variétés, un Bulletin commercial, est joint au numéro du samedi soir.

Adressez les Lettres, Mandats et toutes communications concernant le journal, à M. Ch. Poitte DIRECTION-GERANT DU QUETTEUR

Table with 5 columns: BUREAUX, CONDITIONS, IMPRESSIONS, ABONNEMENTS, INSERTIONS. Contains subscription rates and printing information.

Un Supplément est joint au numéro de ce jour.

Saint-Quentin, 4 Juin.

La première élection de M. Paul Deschanel comme président provisoire de la Chambre des députés, a été confirmée jeudi par 282 voix contre 278 données à M. H. Brisson.

C'est un résultat dont s'applaudiront tous les vrais républicains, tous ceux qui ne veulent pas faire de la République une étroite chapelle où ne peuvent entrer que les électeurs auxquels les grands-prêtres, diacres et sous-diacres qui en tiennent les clefs, consentent à ouvrir les portes.

Nous reprochons toujours aux radicaux leur esprit sectaire, exclusif, leurs ridicules prétentions de considérer la République comme leur chose, comme une propriété dont ils sont les maîtres, et dont personne ne peut avoir part sans leur consentement.

Ce qu'ils ont fait dans la séance de mercredi à propos de l'élection incontestable de M. Paul Deschanel, prouve l'étroitesse de leurs vues et l'esprit sectaire auquel ils obéissent toujours.

M. Deschanel avait été régulièrement élu, et le devoir du bureau était de le reconnaître, et celui de M. Boyssset, son président, de le proclamer. Mais le bureau était composé de radicaux, et comme M. Deschanel est un de ces républicains de plante et de racine qui font honneur à la République, à leur pays, à la liberté, le bureau a déclaré qu'il n'y avait pas d'élection. Il est permis de penser, comme le dit le Journal des Débats, que les choses se seraient passées autrement si M. Brisson s'était trouvé à la place de M. Deschanel.

clameurs sur les bancs de l'extrême gauche ! Quelle tempête de protestations et de huées ! Jamais radicaux et socialistes n'auraient admis que la majorité d'avant-hier a dû finalement subir. En somme, celle-ci a été victime d'une sorte de voie de fait.

Constatons en outre que, si certains radicaux ont eu un moment l'idée de poursuivre un rapprochement entre les deux principales fractions des forces républicaines, il ont fait avant-hier tout ce qu'il fallait pour le rendre impossible. Leur obstination à s'insurger contre la matérialité des faits, afin d'empêcher la proclamation de M. Deschanel, creuse un fossé qui semble désormais bien difficile à combler.

Quoi qu'il en soit, nous devons nous féliciter hautement de l'énergie et de la discipline dont les républicains progressistes ont fait preuve. On allait répétant qu'il y avait dans la nouvelle Chambre une imposante majorité radicale-socialiste. L'événement a démontré que cette majorité n'existe pas : il indique au contraire que non-seulement les républicains progressistes ont l'initiative, la cohésion, la volonté de s'affirmer, mais qu'ils peuvent grouper une majorité, et pour une élection où, dans la législature précédente, ils n'essayaient même pas d'affronter la lutte. C'est là ce qui domine la journée d'avant-hier et ce qui aura dans le pays le plus grand retentissement. Plus que jamais il apparaît que nos amis, s'ils n'ont pas la majorité absolue, sont cependant les maîtres de la situation ; plus que jamais il est certain que le seul programme capable de triompher est celui que définissent de façon si magistrale, à la réunion de mercredi matin, l'honorable M. Poincaré.

Nos lecteurs trouveront plus loin les grandes lignes de ce programme qui devrait être celui de tous les républicains, celui de tous les Français qui aiment leur pays et dont la seule préoccupation est de lui être utile, c'est-à-dire de le servir avec un désintéressement absolu.

Ch. POITTE. CHAMBRE DES DÉPUTÉS Séance du Jeudi 2 Juin 1898 PRÉSIDENCE DE M. PAUL DESCHANEL M. Paul Deschanel, président provisoire, remplace au fauteuil de la présidence M. Boyssset, président d'âge. (Vifs applaudissements au centre. — Exclamations et bruit à l'extrême gauche.)

Je remercie également, en votre nom, nos secrétaires d'âge qui apportent parmi nous les généreuses ardeurs et le rayon de la jeunesse. (Très bien ! très bien !) Je les prie de vouloir bien me continuer leur concours dans l'exercice de cette magistrature provisoire. (Vifs applaudissements au centre et sur un grand nombre de bancs. — Bruit à l'extrême gauche.)

Conformément à l'article 3 du règlement et à l'ordre du jour, il va être procédé au tirage au sort des bureaux. M. Coutant. Avez-vous remercié la droite ? (Bruit.) M. de Baudry d'Asson. Vive la France aux Français ! Vive la France catholique ! Vive la liberté ! (Nouvel bruit.) Il est procédé au tirage au sort des bureaux.

M. le Président. Je vais appeler la Chambre à régler son ordre du jour. Les bureaux voudront sans doute se réunir demain pour se constituer et procéder à la vérification des pouvoirs. Il n'y a pas d'opposition ? Il en est ainsi ordonné. Je crois également que la Chambre voudra... (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.) Vous ne me forcez pas à débiter par les rigueurs du règlement. J'aime mieux que la France soit jugée. (Triple salve d'applaudissements et acclamations au centre et sur plusieurs bancs à gauche et à droite.)

M. le Président. Je pense que la Chambre voudra consacrer à l'examen des dossiers la journée de samedi. Dans ce cas, elle pourrait s'ajourner jusqu'à lundi. Il n'y a pas d'opposition ? L'ordre du jour est ainsi réglé. Lundi, à deux heures, réunion dans les bureaux. A trois heures, séance publique. La séance est levée à cinq heures moins dix minutes.

Mercredi, après l'élection de M. Deschanel, les partisans de M. Brisson avaient manifesté leur dépit par une discussion ridicule sur le nombre des boules et sur celui des votants ; jeudi, ils n'ont pu prendre la parole, mais ils se sont livrés à un déchaînement de fureur, à des cris de bêtes fauves, à des scandales qui dépassent en violence tout ce que l'on peut imaginer. Le nouveau président de la Chambre a laissé passer l'orage avec un sang-froid, un calme, une dignité qui sont au-dessus de tout éloges ; « Messieurs a-t-il dit, vous ne m'obligerez pas à user, pour la première fois, des sévérités du règlement. Je préfère que le pays soit jugé. » Et au milieu du désordre, malgré l'effroyable vacarme, M. Paul Deschanel a prononcé d'une voix très forte, sans émotion, la brève allocution que nous venons de reproduire et qui aurait dû être applaudie par l'unanimité de la Chambre au lieu d'être coupée par les absurdes interruptions et les vociférations de l'extrême gauche.

A la fin de la journée, les principaux chefs du parti radical se sont rendus auprès de M. Brisson et ont eu avec lui une longue conférence. Ils voudraient, paraît-il, poser de nouveau la candidature de leur président lors de l'élection du bureau définitif.

Les Républicains progressistes

Les républicains progressistes, au nombre d'environ 200, se sont réunis mercredi matin, à dix heures, au Palais-Bourbon. M. Poincaré, élu président de la réunion à l'unanimité, a prononcé un discours duquel nous détachons les passages suivants :

Messieurs, le premier devoir d'un parti, à la naissance d'une Chambre nouvelle, est d'affirmer son existence, de fixer son organisation et d'arrêter son plan de conduite. Nos amis ont donc pensé qu'il était bon de rapprocher immédiatement, dans cette réunion préalable, tous les républicains qui sont d'accord avec nous sur les questions essentielles ; tous ceux qui, dans l'ordre politique, sont fermement attachés aux institutions libérales et prêts à défendre, contre toute attaque, les droits de la société civile ; tous ceux qui, dans l'ordre financier, sont décidés à abandonner toutes les considérations particulières aux nécessités supérieures de l'équilibre budgétaire, à pratiquer de sévères économies, à poursuivre avec persévérance des simplifications administratives, à remanier, dans un sens démocratique, sans imprudence mais sans timidité et sans egoïsme, un système d'impôts dont beaucoup de parties, faussées et vieilles, ont besoin d'être corrigées, à ne réaliser toutefois ces réformes indispensables que sous l'inspiration des traditions françaises et avec le respect attentif des libertés individuelles ; tous ceux qui, dans l'ordre social, repoussent comme une menace pour la paix publique et comme un danger pour la civilisation les mesures tendantes à la confiscation brutale ou déguisée des moyens de production et à l'entente internationale des travailleurs, mais qui veulent sincèrement contribuer à l'amélioration progressive de l'organisme national par le développement des Associations libres, par la diffusion des Œuvres de prévoyance et d'assistance, par le réveil des activités locales et des initiatives privées.

L'expérience trop souvent lamentable de ces dernières années nous a convaincu que ces doctrines, qui sont celles de l'immense majorité des électeurs et des élus, ont été maintes fois retardées dans leur marche victorieux par la confusion des débats législatifs, par le défaut de méthode et d'esprit de suite et par la déviation des mœurs parlementaires. La Chambre précédente a donné dans un grand nombre de discussions un spectacle scandaleux de désordre et d'impudence, et une Assemblée qui renouvelerait les mêmes pratiques risquerait de compromettre pour longtemps, dans ce pays, le crédit des institutions républicaines et le nom même de la liberté. Également éloigné de la réaction qui servirait, — ou tard, de prétexte à la révolution, — et de la révolution qui amènerait infailliblement la réaction triomphante, — également résolu à ne pas nous immobiliser dans la contemplation du passé et à ne pas chercher l'avenir dans les brouillards du rêve et dans le mirage des fausses promesses, nous entendons rester dans toute la législature qui commence un parti compact et vivant, maître de son action et gardien jaloux de ses principes directeurs.

En présentant M. Paul Deschanel comme candidat à la présidence, M. Poincaré s'est exprimé ainsi : M. Paul Deschanel a conquis parmi nous, Messieurs, par son talent, par sa vaillance, et par sa loyauté, une place que personne ne songe à lui disputer. Il a, depuis plusieurs années, défendu avec une ardeur infatigable, contre les utopies socialistes, la doctrine du progrès rationnel. Il est élevé, par la fermeté de son caractère, fort au-dessus des critiques et des petites ambitions. Il a déjà fait au fauteuil ses preuves de tact et de sang-froid. Il a, à un haut degré, les qualités professionnelles qui exigent les fonctions présidentielles : la rapidité du coup d'œil, la maîtrise de soi, la sûreté du jugement, l'art de diriger les débats d'une main sûre ; la fois souple et vigoureuse ; cette présence d'esprit qui, ne cédant rien au hasard, prévient les incidents pour rendre les réprésentations intolies, et cette fermeté qui, s'il fallait réprimer, ne laisserait pas cependant rouiller les armes réglementaires. J'ajoute, Messieurs, qu'il suffit de connaître M. Deschanel pour avoir le droit d'attendre de lui autant d'impartialité que de courage. Il saura, dans l'exercice de ses hautes fonctions, oublier ses préférences politiques. Tout en restant fidèle à ses idées, il n'usera pas de son autorité pour le servir et il élèvera sa magistrature intacte et serène au-dessus des passions parlementaires.

LA POLITIQUE

On lit dans la République française : Nous ne sommes pas de l'avis de nos confrères radicaux et socialistes : la séance de mercredi est très significative. M. Paul Deschanel a bel et bien été élu président de la Chambre

des députés à une voix de majorité. Si l'on considère que la candidature de notre ami n'avait pas été suffisamment soutenue par son parti depuis huit jours, et que plusieurs membres de la majorité progressiste avaient déjà pris position pour M. Henri Brisson, lorsque le groupe de l'union républicaine a décidé, mercredi matin, de présenter M. Paul Deschanel, on peut se convaincre que la victoire est éclatante.

Avec une audace peu commune, l'extrême gauche a naturellement essayé de le contester. M. Léon Bourgeois et divers députés socialistes ont ergoé sur le nombre des boules et des bulletins, chicané sur ceci et sur cela, sans rime ni raison. Ces messieurs chantaient victoire sur tous les tons depuis quinze jours : ils ont été cruellement déçus d'une défaite aussi inattendue pour eux, aussi certaine, au contraire, pour tous ceux qui avaient pris la peine d'examiner la situation des partis dans la nouvelle Chambre. Mais, vraiment, nos adversaires auraient pu se montrer meilleurs joueurs, ne pas discuter pendant des heures sur le résultat d'un vote parfaitement acquis, sauf à se préparer, selon leur droit, à prendre une revanche au scrutin pour la nomination du bureau définitif. Ils ont préféré donner au pays le spectacle de leurs rancunes et de leurs appétits. Ils se sont montrés aux spectateurs des tribunes tels que nous les connaissons : d'une violence et d'une âpreté sans exemple.

Nous ne le regrettons nullement car leur attitude a été des plus significatives et des plus instructives. On la comparera avec celle de notre parti, avec celle de M. Paul Deschanel, notamment, qui a spontanément renoncé au bénéfice de sa victoire et qui, très généreusement, a donné un autre rendez-vous à ses adversaires au début de la séance de jeudi.

A un autre point de vue, la séance de mercredi est une utile indication pour ceux des républicains de gouvernement qui comptaient sur les sentiments de conciliation des radicaux. Leurs illusions doivent être dissipées à l'heure actuelle. Nous avons vu les radicaux aussi résolus que par le passé à marcher d'accord avec les socialistes et les révolutionnaires pour combattre les modérés. Au lieu de rêver de concentration, il vaut donc infiniment mieux songer à la prochaine bataille, que nous gagnerons d'ailleurs si nous avons un peu de courage et de discipline.

Henri COLSON.

La Presse et l'Élection de M. Deschanel

L'Événement : L'élection d'hier n'est qu'un prélude aux orages de demain. Les partis, jusqu'à présent, se sont mesurés dans deux scrutins secrets. Vienne un vote public après un débat sur la politique générale, et l'on retrouvera sans doute à moins de vingt voix de la droite et des radicaux, qui s'est produite jeudi au milieu de la Chambre pour l'élection présidentielle. Ce premier symptôme est plus que grave. Il dénote, chez une assemblée nationale, les pires désordres organiques, des signes précoques de caducité. Les amis de M. Brisson ont beau alléguer qu'il n'a recueilli que des voix républicaines ; dans le nombre, il faut compter les collectivistes, les révolutionnaires, les antisémites, faiseurs de scandale et d'anarchie. Et d'autre part, les vingt voix de la droite et des radicaux, si elles sont anonymes dans un scrutin secret, auront grand-peine à constituer, avec deux cents républicains sincères, une solide majorité gouvernementale. Elle serait à la merci du moindre rétrograde, de la première saute de vent.

M. Drumont dans la Libre Parole : Les uns déclarent que le ministère pouvait hardiment compter sur une majorité de cinquante voix. Les autres affirment qu'il était perdu et qu'il tomberait dès que la Chambre serait constituée. Pour me faire une opinion définitive, je comptais sur la première séance de la Chambre. L'élection du président provisoire devait, en effet, à ce qu'on m'avait affirmé, être un indice certain de l'orientation générale du Parlement. En sortant d'ici de cette séance, je vous avoue que je suis encore moins avancé qu'avant. Pendant trois heures, j'ai entendu parler d'une boule au milieu de vociférations et de cris qui, souvent, n'avaient rien d'humain.

La Petite République : Le discours très sage, très mesuré et très perspicace de M. Félix Faure à Saint-Etienne, l'élection de M. Deschanel à la présidence de la nouvelle Chambre sont deux événements heureux autant que naturels. Leur importance vient de la clarté qu'ils apportent au milieu des incertitudes politiques et des confusions parlementaires, trop longtemps entretenues par les esprits faux, les timides et les indécis au profit des amateurs de désordre et des artisans d'impulsion. La fureur des attaques, aussi maladroites qu'incoercibles, qui soulignent l'initiative du président de la République et la défaite de M. Brisson, montre combien ces deux actes sont sérieux. Ils engagent une bataille, celle de la France elle-même contre l'anarchie, contre les mauvais desseins de ses adversaires extérieurs. Nous sommes arrivés au moment critique où quelques pas de plus dans la voie des coupables tolérances, des faiblesses imbeciles, nous entraîneraient à la ruine sociale, à la destruction nationale. Nous sommes de ceux qui protestent sans se lasser contre le régime parlementaire ; nous sommes donc de ceux avec les bons citoyens qui veulent l'enrayer.

La Paix : L'orientation à gauche que les modérés ne pouvaient et ne devaient pas subir des radicaux d'opposition acharnée et systématique, va se dessiner naturellement, normalement, conformément à la volonté du pays, conformément au désir le plus cher du gouvernement, de M. Méline, de M. Paul Deschanel, de M. Barthou, de tous nos amis républicains, les Poincaré, les Georges Leygues. Et les radicaux de gouvernement viendront à nous, ceux qui n'avaient pas l'esprit de parti, ceux que les questions d'intérêts matériels ou de personnes ne divisaient pas et qui songent à la République. Pourqu'il, d'ailleurs, bouderaient-ils plus longtemps des hommes de devoir et de bonne volonté, résolus, comme le dit le nouveau Président de la Chambre, à aborder l'étude et la réalisation des réformes nécessaires ?

De M. H. Tarot, dans la Petite République : On bien M. Deschanel usera des sévérités du règlement et il déclarera contre lui de telles choses qu'il devra s'enfuir sous les huées, ou bien, comprenant sa fausse situation, il demeurera à tout jamais impuissant à maintenir l'ordre. Et alors cela nous promet de belles journées qui seront fort amusantes à suivre du haut de la tribune des journalistes. (Ceci pour me consoler d'être blackboulé.) Qu'ils le veuillent ou non, M. Deschanel et ses amis sont les prisonniers de la réaction cléricalle et militaire.

A PROPOS DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Les séances de mercredi et jeudi à la Chambre des députés ont été médiocres et elles sont de nature à inspirer des appréhensions pour l'avenir. Bon gré, mal gré, l'élection présidentielle a pris un caractère politique, et les partis en présence ont voulu s'en servir pour se compter. Ce n'est pas le caractère que nous avions voulu lui attribuer : mais c'est celui qu'elle a eu. Si on avait pu s'y tromper avant le scrutin, on ne le pouvait plus après, lorsque mercredi, M. Jourde, député socialiste, et bientôt M. Bourgeois, le chef du parti radical, sont montés à la tribune pour contester par les arguments les plus subtils, la majorité de M. Deschanel. Il s'agissait d'une voix : sur cette base étroite, radicaux et socialistes se sont livrés à toutes sortes d'évolutions et de manœuvres. Le hasard de l'âge leur avait donné un président qu'ils présidaient et dont ils faisaient ce qu'ils voulaient. Tout a concouru, dit le Journal des Débats, à donner une signification politique au scrutin avorté de la séance de mercredi.

Mais quelle est cette signification ? La Chambre s'est partagée en deux parties égales : de quelque côté qu'on se tourne, on cherche la majorité sans la trouver, ou du moins on la trouve réduite au plus strict minimum. Tout le monde a déjà remarqué, non sans inquiétude, le faible écart de la majorité et de la minorité dans les scrutins du 8 et du 22 mai. Le pays a paru coupé en deux. Il était à craindre que la Chambre, à ce point de vue, ne représentât exactement le pays, et cette crainte ne s'est que trop réalisée. Une majorité d'une voix est une modeste entrée de jeu. Nous espérons mieux de l'avenir. Voter pour un président, c'est voter sur des impressions qui, au début d'une législature, sont inévitablement confuses ; la Chambre se débrouillera lorsqu'elle en viendra aux affaires et que des questions de personnes, elle passera aux questions de choses. Il n'en est pas moins vrai que la séance de mercredi n'a pas apporté beaucoup de lumière dans une situation qui aurait eu besoin d'être éclairée. Le grand débat qu'on annonce sur la politique générale, et qui est en effet indispensable, qui l'est même

Aussi, dès qu'il sut marcher, il abandonna cette pose qui lui brisait les reins et s'accoutuma à ne pas se servir de sa jambe gauche plus courte; il restait en équilibre et sautillait sur sa jambe droite comme les criquets verts dans les prés. De là le sobriquet de « Sautériau » que lui donnèrent les gens du village.

En croissant, il était resté maigre et souffreteux, et cependant il n'était pas laid de visage. Dans la pâleur laiteuse de son teint, brillaient deux grands yeux bleus profonds bordés de longs cils, et, sur ses épaules, s'épandait un flot de boucles onduleuses blondes comme des épis mûrs. Sa chevelure, c'était sa seule fierté; il la soignait avec amour. Quand on l'enfermait à la maison, il passait des journées entières à lisser, à peigner ses jolies mèches dorées. Cette coquetterie naïve exaspérait ses parents. Un de ses frères, une nuit, trouva grôle de lui raccourcir les cheveux, tandis qu'il dormait, et tout le monde rit très fort de la bonne farce. Et comme le pauvre Sautériau pleurait, son père lui cria durement :

« C'est bien fait, propre à rien, ça t'apprendra à être vaniteux ! »

Les mêmes reproches, les mêmes injures l'accueillaient chaque jour; on l'appelait *wiseux*, fainéant, et les taloches pleuvaient.

« Dire qu'il faut nourrir un pareil *magambile* qui ne pourra jamais gagner sa vie ! Si ça n'est pas une injustice du bon Dieu ! » soupirait la mère. Les frères et les sœurs étaient jaloux de cet être inutile qui mangeait leur gain et profitait de leur travail.

Le Sautériau ne répondait rien, supportait tout, ne se plaignait pas et se faisait petit dans un coin, par crainte des coups.

On l'envoya à l'école, et l'étude lui fut un soulagement.

Le maître était le seul homme qui ne se moquât pas de son infirmité, l'enfant reconnaissant mit à le satisfaire toute son intelligence et ne tarda pas à devenir le meilleur élève de la classe. Mais là encore il fut le souffre-douleur de ses petits camarades et il dut fuir leurs mauvais traitements.

Au reste, nul, dans le village, n'avait pitié de lui, nul ne le plaignait, nul ne l'aimait, tant il est vrai qu'une difformité est plus répulsive au paysan qu'une laidure amère jointe à un corps bien constitué.

L'instinctive sauvagerie qui s'éveille d'ordinaire chez les infirmes, grandissait en lui, le faisant s'éloigner des êtres et se cacher craintif en quelque endroit solitaire. Au bord des « cavoins », des chemins creux du bois, il s'étendait dans l'herbe drue et passait les heures de l'école les yeux perdus dans les frondaisons vertes où sifflaient les « movisris ».

Sa retraite favorite était un épais fourré sur la lisière du parc du château de Saint-Remy, habité par M. Maynard, le plus riche maître de forges du pays. Souvent il venait s'y blottir, et il y demeurait longtemps, heureux d'être loin des butors du village, en la seule compagnie de ses frères, les petits sautériaux verts qui font frissonner les brins d'herbe en sautillant.

Il atteignit ainsi quinze ans, en paraissant à peine douze, plus que jamais chétif et sauvage, vivant de croûtes ramassées deci delà et de fruits de la forêt, buvant l'eau des sources, toujours solitaire, ayant presque désappris la parole humaine. A peine couvert de sordides loques, des « démaises » de ses frères, coiffé d'un vieux chapeau de paille aux larges bords qui garantissait son teint contre les ardeurs du soleil, les pieds nus, il courait la campagne tout le jour durant la belle saison, et restait enfoui l'hiver sous le « rabateau » de la cheminée. Et cette existence de bête craintive anéantissait son intelligence, ne laissait place en lui qu'aux instincts des animaux, le menait lentement à l'idiotisme.

Par une chaude après-midi d'été, tandis que, tranquillement étendu dans sa retraite, le Sautériau grignotait des « cousines », des myrtilles, si vous préférez, cueillies en chemin, il entendit soudain des voix qui venaient du parc de Saint-Remy, et il vit « débuquer » dans la pièce M. Maynard, le maître de forges, accompagné de plusieurs dames. L'enfant voulut fuir, s'enfoncer dans le fourré, mais on l'avait surpris.

— Que fais-tu là ? lui cria M. Maynard, approche.

Le Sautériau obéit. Alors une jeune fille se détacha du groupe qui accompagnait le châtelain et s'avança vers lui. Le Sautériau ne l'avait jamais aperçue; elle était

fine, élancée, gracieuse en sa robe claire; il en eut comme un éblouissement, le pauvre être qui de sa vie n'avait vu d'autres filles que les grosses maritornes du village.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-elle curieuse. M. Maynard lui expliqua : C'est un petit infirme qui passe ses journées dans la forêt.

— Et comment s'appelle-t-il ?
— On le nomme le Sautériau.

— Le Sautériau ? qu'est-ce que cela veut dire ?

Alors l'enfant se baissa, saisit au vol un petit criquet vert à ses pieds et le lui montra :

— Voilà, dit-il, un sautériaux.

— Ah ! je comprends, fit-elle; puis elle ajouta doucement : Pauvre petit !

C'était la première fois qu'une parole de pitié s'adressait à lui; l'infirmes leva sur la jeune fille un long regard de reconnaissance, et allant prendre à terre son plus beau bouquet de cousines, il le lui apporta :

— Tenez, dit-il.

— Qu'est-ce que cela ?

— Des cousines.

— Ça se mange ? fit-elle.

Puis y ayant goûté elle déclara :

— C'est très bon. Je veux te les acheter.

— Je vous les donne, répondit l'enfant, il y en a plein la forêt.

— Fort bien, répliqua-t-elle, j'accepte ton présent, mais tu viendras de temps en temps au château m'en apporter d'autres qu'on te payera.

Et la jeune fille s'encourut dans l'étréite piésente où les autres dames s'étaient engagées à la suite du maître de forges.

..

Dès le lendemain, le Sautériau se mit à la recherche des bouquets de cousines et les porta au château, pensant trouver la douce et gracieuse demoiselle. Mais ce fut un domestique qui prit les fruits et remit à l'enfant une petite pièce blanche en échange.

L'infirmes s'en fut tout attristé, quoiqu'il possédât ce jour-là plus d'argent qu'il n'en avait jamais vu. Un seul désir était en lui : revoir la jeune fille, l'entendre encore.

Il lui semblait que depuis la veille son esprit s'était éveillé, son âme s'était ouverte à ce simple mot de pitié : « Pauvre petit ! »

Il n'allait plus par les sentiers du bois, indifférent, sans but et sans pensée; il évoquait devant ses yeux la souriante apperition; au milieu des gazouillements des oiseaux, il retrouvait la douce voix de la jeune fille.

Un changement s'opérait en lui; il parlait maintenant, il ripostait aux injures, il ne voulait plus être le souffre-douleur des paysans; sans savoir pourquoi, il se sentait grand, indépendant, presque fier. Il avait la volonté de s'affirmer supérieur à tous ceux qui l'entouraient. Il prenait aussi plus grand soin de son visage; il lissait et peignait ses cheveux plus longuement qu'autrefois; même il tentait d'arranger ses pauvres hardes en « berlières » et il relevait les bords de son chapeau de paille pour ne point cacher la fraîcheur de son teint et la profondeur de ses yeux.

Il avait des révoltes brutales; et un jour qu'une de ses sœurs le voyant s'adonner s'était écriée en se moquant de lui : « Le Sautériau a une bonne amie ! Oh ! une bonne amie au Sautériau ! » il s'était précipité sur elle et l'avait cruellement frappée.

Les jours où il ne portait pas au château des fruits des bois, des cousines, des mûres ou des noisettes de feu, il rôdait autour du parc afin d'apercevoir la demoiselle; et alors il sentait son cœur *buquer* dans sa poitrine comme les marteaux sur l'enclume.

Un jour, caché derrière les « latins » à claire Voie, il la vit seule, dans une grande avenue. Elle s'avançait légère, semblant à peine toucher le sol; elle venait vers lui. Et, involontairement, il tomba à genoux, joignit les mains comme il faisait jadis devant la sainte Vierge de l'église.

Il avait fini par savoir son nom; le garde-chasse le lui avait dit. Elle s'appelait Mademoiselle Jeanne, était la fille d'une amie de Mme Maynard. Et tout le jour, ses lèvres répétaient ce nom comme un chant d'amour. Mais il savait aussi qu'elle ne devait passer au château que le temps des vacances et qu'elle retournerait après cela très loin, très loin, à Paris. Et quand cette pensée lui venait, son âme se brisait.

..

Vinrent les derniers jours de septembre;

les feuilles des arbres commencèrent à se rouiller et à s'envoler au souffle du vent.

Le Sautériau continuait à apporter au château des fruits ou des fleurs de la forêt : bouquets de « rampelles » et de roses sauvages, branches fines chargées de ces jolies perles rouges qu'on appelle les carisses des oiseaux, mousse des bois et fleurettes des haies.

Or un matin le domestique lui dit :

« Il ne faudra plus rien apporter, Mademoiselle part demain. »

L'enfant crut défaillir.

Tout le jour, comme un fou, il erra autour du parc et pleura, pleura longuement, lui qui n'avait jamais versé de larmes sous les injures et les coups.

Le lendemain, dès l'aube, il vint à la grille du château pour voir encore la douce jeune fille qui partait. Il avait un dernier bouquet de fleurs champêtres.

Sur un break qui stationnait dans la cour, des domestiques empilaient des bagages.

Bientôt les voyageuses parurent et y prirent place, accompagnées de M. Maynard.

Le cocher fit claquer son fouet, la grille s'ouvrit et la voiture se mit en marche.

Lorsqu'elle arriva au bord de la route, le Sautériau se dressa, lança son pauvre bouquet dans l'ouverture de la portière. La jeune fille le vit tomber à ses pieds et fit de la main, au pauvre infirme, un signe de remerciement et d'adieu. Puis le break s'éloigna.

Mais le Sautériau qui jusqu'alors s'était dissimulé pour apercevoir la demoiselle, se mit à courir, à bondir sur la route, et longtemps, longtemps, il put suivre des yeux la voiture qui emportait à jamais son bonheur. Enfin, brisé de fatigue, il dut s'arrêter tandis que le break disparaissait au loin dans la poussière du chemin.

La rivière était toute proche, la petite rivière d'Onneau encaissée et profonde. De la route il entendait le chant monotone de ses tourbillons. Il eut encore la force d'aller jusqu'à elle et de s'y ensevelir.

..

Des pêcheurs retrouvèrent son corps, le rapportèrent à ses parents. Et comme la mère feignait la douleur, l'un d'eux lui dit :

— Est-ce que cela ne vaut pas mieux ? N'est il pas plus heureux, le pauvre affligé ?

Et ce fut toute l'oraison funèbre du petit Sautériau mort d'amour.

Ernest LAUT.

INDUSTRIE SUCRIÈRE

Nouvelles de la récolte et de la fabrication

Température moyenne de la huitaine, 13°3 contre 14°5 en 1897 et 14°3 en 1896.

La température de la huitaine écoulée a été plus favorable que précédemment pendant les premiers jours, en ce sens que les pluies ont été rares et que le soleil s'est montré à diverses reprises, il y a eu quelques belles journées tièdes et ensoleillées, mais en moyenne la température a été inférieure à la normale. Les derniers jours, lundi notamment, le ciel a été couvert, il a plu de nouveau à diverses reprises et il a fait relativement froid. Mardi, un vent très vif et froid a soufflé et le ciel est resté couvert avec tendance à la pluie. Si grâce à l'amélioration que nous venons de signaler, l'on a pu procéder aux semailles, aux réensemencements, ainsi qu'aux désemencements et binages, par contre, le manque de chaleur n'a point permis aux jeunes betteraves de se développer avec vigueur, et en somme la récolte se présente sous tous les rapports avec un retard notable sur l'an dernier. Vu la proportion notable des semis tardifs et des désemencements effectués dans de mauvaises conditions, il paraît difficile d'admettre que les accidents atmosphériques de ce début de saison ne laissent aucune trace dans les rendements en poids et en sucre de cette récolte.

A l'étranger, il y a partout aussi un retard notable sur l'an dernier. La Russie seule fait exception et ce pays a en ce moment de la chaleur et des pluies propices à sa récolte.

L'administration des contributions indirectes a publié ces jours-ci les résultats de la campagne indigène au 15 mai 1898. Il y a eu cette campagne-ci 344 fabriques en activité contre 358 la campagne dernière. Le poids total des betteraves mises en œuvre a été de 6 402.058.179 k., contre 6 765.000.233 kil. en 1896-97. La production au 15 mai, exprimée en sucre raffiné turbiné, ressort à 675.886.514 kil., contre 615.478.743 kil. en 1897. Nous estimons la production finale à 690.000 tonnes en raffiné turbiné, contre 633.399 tonnes en 1896-97. En ajoutant le sucre flocif des mélasses, la production cor-

respondante en raffiné serait de 720 000 tonnes contre 668.515 tonnes en 1896-97. Le rendement final en sucre raffiné turbiné serait en de cas de 10 80 0,0 de la betterave contre 9,36 0,0 en 1896-97.

(Journal des Fabricants de sucre).

Le mois de juin

Le printemps se termine par le mois de prairial, qui commence le 21 mai et finit le 18 juin.

Pendant le mois de juin, les courtes mais belles nuits seront enjolivées par le Grand-Chariot au Zénith, le Dragon au Nord, la Lyre à l'Est, la Vierge au Sud, et le Lion à l'Ouest.

Les planètes brilleront le soir : Jupiter dans la Vierge, Vénus dans les Gémeaux et Saturne dans le Scorpion.

Le 21, à 10 heures 16 minutes du matin, le Soleil atteindra sa plus grande déclinaison boréale de 23° 27' dans le tropique des Gémeaux. Ce sera le commencement de l'été astronomique et météorologique et, en même temps, le plus long jour de l'année. La nuit de ce jour-là ne sera pas pleinement close pour nous : le crépuscule et l'aurore tiendront le Nord enveloppé dans leur pâle lumière blonde.

A Quito, sous l'Equateur, dans la Colombie, le jour est constamment de douze heures, tandis qu'à Taruchank, sous le Cercle polaire arctique, le Soleil restera vingt-quatre heures sur l'horizon sans se soulever.

Au point de vue météorologique, le mois de juin 1898 sera caractérisé, d'une manière générale, par des abaissements barométriques, avec ciel nuageux, couvert ou tendant à la pluie, assujéti aux orages entre le 4 et le 6, entre le 15 et le 17 et entre le 19 et le 21. La marée du 20 sera la plus faible de l'année.

La dernière décade de juin sera également belle et favorable aux moissons.

Observations Météorologiques

Du vendredi 27 mai au vendredi 3 juin 5 jours de pluie

Eau recueillie au pluviomètre, 27 kilog. 300. Hauteur de cette eau à la surface du sol : 35 m/m 4.

Saint-Quentin, le 3 juin 1898.

(Signé) GOSSELIN.

CHARMES. — Le 24 avril, le garde-champêtre de Charmes, guettant des collets tendus de la veille, vit s'en approcher les nommés Remy Ernest, 19 ans, Dirson Victor, 38 ans, et Carlier Gustave, 42 ans, qui se mirent en devoir de les relever.

Le tribunal a condamné Remy en 2 mois de prison et 50 fr. d'amende. Dirson à 8 jours et 50 fr. Carlier à 6 jours et 50 fr.

BLÉRANCOURT. — M. Josselin, cultivateur, avait pris à son service une bonne nommée Prieur Césarine, âgée de 46 ans. Cette bonne femme croyant venir soigner un veuf, fut désagréablement surprise en voyant dans la maison une jeune femme et deux charmants bébés. Elle en conçut un si vif déplaisir qu'elle rendit de suite son tablier et réclama son dû ainsi que le prix son voyage.

M. Josselin lui ayant fait observer que partant de son plein gré, elle n'avait droit à aucun frais de voyage, Mme Prieur lui asséna sur l'œil un vigoureux coup de poing. Le tribunal l'a condamnée par défaut à 15 jours de prison.

FOLEMBRAY. — Marlier Louis-Fernand-Edouard, né à Homblières le 27 août 1857, quatorze fois condamné, a pénétré dans une cabane à Mozelle, commune de Folembray, en brisant la porte avec une hache et en forçant le cadenas. Il fractura l'armoire qui renfermait des victuailles et des boissons avec lesquelles il s'enivra au point de rester couché jusqu'à dix heures du matin et encore ne s'était-il levé que pour aller recueillir un lapin pris dans les engins qu'il avait posés. Le garde particulier Laurent, de Folembray, et le garde champêtre d'Auffrique et Nogent ont constaté ces exploits par procès-verbal et le tribunal de Laon a condamné, vendredi, Marlier, à 6 mois de prison.

MARCHAIS. — Un domestique de M. Ducreux, habitant Marchais, s'est rendu coupable d'un acte de brutalité absolument révoltant.

Ce domestique conduisait une jument poulinière attelée à une voiture chargée de paille, au hameau de Moncoupo, commune de Montmirail, lorsque, pour la faire avancer, il lui asséna sur les oreilles plusieurs coups de fourche. La pauvre bête tomba pour ne plus se relever.